

3. Une question de doigté

La jeune fille, appelons-la Camille, prenait des cours de violoncelle et se demandait parfois pourquoi et pour quoi faire. Son professeur ne faisait pas tout ce qu'il pouvait pour l'en décourager mais on n'en était pas loin. La motivation n'est pas tout, encore faut-il certaines prédispositions.

Pour moi, qui l'ai entendue jouer, elle jouait bien. Pas remarquablement bien ou assez bien mais bien. Il est vrai que je n'y connais rien, aussi les engueulades et les remarques sèches de son professeur me paraissaient déplacées et outrancières.

« Position ! » hurlait-il régulièrement, alors que, selon moi, elle était assise correctement, le dos bien droit, les coudes ouverts.

Son compagnon, Boniface, l'avait poussée à endurer ce supplice en disant que cela ne pouvait que lui faire le plus grand bien, même s'il elle débutait un peu tard.

Boniface étant lui-même un violoncelliste renommé, elle avait pensé que partager les mêmes intérêts était une manière, pour eux, de se rapprocher spirituellement. Il affirmait en outre qu'apprendre à jouer d'un instrument était une ouverture vers les autres.

Il est vrai que sur ce point il avait raison, quand on sait combien la pratique du violoncelle exige d'écarter les cuisses.

- Position ! – hurlait toujours le professeur – je ne parle pas de votre derrière sur la selle, ma belle, je parle de votre doigté, petite dinde ! Vous ne travaillez pas assez ! Travaillez, travaillez !

Mais elle avait compris bien avant moi de quoi il était question quand il hurlait : “ position ! ” et malgré ce qu'en disait son professeur, elle travaillait.

Elle s'était fait des croquis incompréhensibles pour savoir où placer ses doigts, comment l'index remplaçait le majeur, le majeur l'annulaire et ainsi de suite, comment le pouce glissait sur le manche et venait donner un coup de main aux autres

doigts.

Qu'elle n'ait pas été douée, c'est une chose que je ne peux pas juger, mais dire qu'elle ne travaillait pas, ça ce n'est pas vrai.

En vérité, cet enfoiré de professeur n'avait aucun sens de la justice. D'ailleurs, de mon point de vue, l'art et le talent sont injustes. S'il ne tenait qu'à moi, tout le monde aurait les mêmes capacités. Les miennes. Il est certain qu'alors il ne serait plus question de doigté mais au moins nous serions tous assis bien droits sur nos sièges pour jouer du violoncelle.

Ce soir-là, elle quitte son cours de violoncelle en jurant comme à chaque fois qu'elle n'y remettra jamais les pieds, et rentre chez elle, dans l'appartement que ses parents lui ont acheté dans un bel immeuble, au troisième étage avec ascenseur, hall avec miroirs, moquette dans l'escalier, parfum d'ambiance pour nez raffinés, concierge au rez-de-chaussée, médecin, notaire ou banquier à chaque palier. Elle y vit avec son compagnon. Boniface.

Comme elle parcourt les rues, elle rumine dans sa caboche les doutes que son professeur y fait naître à chaque leçon. Quel avenir a-t-elle avec Boniface.

Mais son professeur, lui, n'a aucun doute : c'est un caprice d'enfant gâtée. Elle ne mérite pas plus son amoureux que son appartement luxueux. Changer de professeur ? Cela n'ajouterait rien à son doigté.

Elle arrive devant son immeuble, dans ce quartier chic qui la rassure. Son professeur n'est qu'un jaloux ! Depuis qu'elle l'a invité à venir dîner avec Boniface, il lui mène une vie de chien. Un dîner bien chiant, au demeurant : ils n'ont pas cessé de parler boutique tous les deux, pendant qu'elle-même avait l'impression de tenir la chandelle.

Elle ouvre son sac et cherche sa clef. Elle peste. Putain, un immeuble de ce standing, ils auraient pu mettre un digicode, les cons ! En même temps elle admet qu'un digicode cela fait

nouveau riche pour qui ne peut pas se payer une concierge. Elle, peut se le permettre. C'est aussi ce que doit lui reprocher son professeur qui utilise sûrement un digicode pour rentrer chez lui.

Elle trouve enfin sa clef, l'introduit dans la serrure et la tourne comme on fait avec une clef pour ouvrir une porte et cela ne pose jamais de problème. Mais là, cela en pose un. La clef entre bien, ce n'est donc pas le hic, mais elle n'arrive pas à la tourner.

Tout ce qu'on demande à une clef, c'est de tourner dans la serrure et d'ouvrir la porte mais cette fichue clef en est incapable.

Elle a encore en tête les injures pédagogiques de son professeur. J'allais hésiter à employer le mot et pourtant si un type m'avait parlé comme ça il aurait eu droit à son coup de boule. Il est vrai qu'en termes de relations sociales il paraît que je manque de doigté.

Bref, elle a encore en tête les conseils que lui a infligés son professeur de violoncelle et c'est la serrure qui en fait les frais. Une seule clé et cela ne marche pas ! Comment peut-elle s'en sortir avec les quatre clés du violoncelle !

Elle bataille avec la porte depuis cinq minutes, et je peux vous dire que je n'ai jamais consacré autant de temps à une porte, elle est donc en train de trifouiller la serrure quand un type passe sur le trottoir.

Il ne peut que l'entendre grommeler, j'hésite encore à dire "jurer" et pourtant si une porte m'avait résisté comme le faisait celle-ci elle aurait eu droit à son vieux coup de botte pour lui faire entendre raison.

Bref, le type serviable l'entend grommeler et batailler avec la porte. En gentleman, il s'arrête pour lui porter secours.

Bon, il est possible qu'il ait eu une autre idée en tête mais cela ne nous regarde pas : l'intention d'un gentleman n'a pas d'importance, seul le résultat compte.

Et le résultat c'est qu'après lui avoir demandé poliment s'il

pouvait l'aider et qu'elle le lui eut permis tout en souhaitant le voir se ridiculiser et bredouiller son impuissance, le résultat c'est que cette sounoiserie de porte s'ouvre après deux ou trois simagrées qui voient le gentleman branlotter la clef dans la serrure, tirer sur la porte et la forcer un tantinet vers le haut afin d'en soulager le poids sur le pêne.

Donc la porte s'ouvre et cet imbécile qui pense faire le modeste en relativisant son triomphe et faire en sorte qu'elle ne se sente pas trop bête devant lui, cet imbécile ne trouve rien d'autre à lui dire que : “ C'est une question de doigté ! ”.

Elle se jure in-petto que le prochain qui lui parle de doigté elle lui fait bouffer ses doigts. Si le passant attendait au minimum un sourire ou un merci, il l'attend encore. Elle s'enfile dans l'entrée et lui referme la porte au nez sans un mot comme à un malhonnête qui aurait voulu lui faire une mauvaise manière.

Le passant reste tout con devant la porte et j'imagine qu'il doit se dire que la prochaine pisseuse qui a besoin des services d'un gentleman, il l'enverra se faire lanlaire, et il est poli.

Entrée dans le hall, elle se dit qu'elle a peut-être exagéré avec le passant. Elle est à cran et c'est la faute de son professeur. On ne parle pas comme cela aux gens sans talent !

— ...et puis qu'ils aillent se faire lanlaire !

Elle se dirige vers l'ascenseur qui n'attend qu'elle. C'est un de ces vieux ascenseurs en bois qui sentent l'encaustique et dont la grille s'ouvre en accordéon, en se repliant sur elle-même. Elle ouvre la porte grillagée, qu'on appelle porte palière, puis la grille de l'ascenseur, referme la porte puis la grille et appuie enfin sur le bouton en porcelaine pour monter au troisième étage.

L'ascenseur démarre avec une secousse et la hisse au troisième étage à une allure de majordome entrant au salon pour dire : “ Madame est servie ! ”. Une autre secousse et l'ascenseur s'arrête.

Pour une question de sécurité, si la grille intérieure n'est pas

ouverte correctement, il est impossible d'ouvrir la porte palière. En fait, pour ouvrir correctement cette grille, il faut la tirer franchement sur le côté mais sans brutalité et c'est là que d'habitude les moutards se font pincer les doigts. Mais n'est-ce pas comme cela qu'on apprend ?

Je disais qu'il faut la tirer franchement sur le côté mais sans brutalité. C'est ce que lui explique son voisin de palier qui l'a entendue batailler avec l'ascenseur dans lequel elle est restée coincée. Il est sorti quand il a entendu le tohu-bohu de la grille qui ne veut pas s'ouvrir.

– Refermez la grille intérieure franchement, sans brutalité... Voilà ! Je n'ai plus qu'à ouvrir de mon côté la porte palière... Voilà ! Et maintenant je rouvre la grille de l'ascenseur... Voilà qui est fait ! Vous êtes libre ! Ce n'était pas compliqué ! C'est une question de doigté...

Elle l'interrompt :

– ...Merci, merci, c'est bon, je suis désolée de vous avoir fait perdre votre temps, vous devez avoir autre chose à faire !

Elle se précipite vers la porte de son appartement, bataille avec son trousseau, trouve enfin la bonne clef mais avant qu'elle ne l'ait introduite dans la serrure et que l'autre imbécile ne vienne encore lui proposer son doigté, sa porte s'ouvre.

Boniface, son compagnon, a entendu aussi le bordel qu'elle a fait avec l'ascenseur mais il était occupé dans la cuisine et a réagi moins vite que le voisin de palier. Elle remercie ce dernier qui retourne à son appartement.

En fait, c'est aussi son cabinet de travail où il reçoit une clientèle huppée : il est gynécologue ! Il en connaît un rayon sur les grilles d'ascenseur. En tous cas, il sait comment amener ses clientes à les écarter sans retenue afin de les faire s'allonger détendues et reconnaissantes dans son cabinet.

– Ta copine Martine t'a encore appelée. Il faut que tu la rappelles, elle a toujours des ennuis avec son mec !

– J’y vais !

Elle baille en décrochant le combiné. La journée a été rude. Martine a des ennuis avec Martin ? Comme c’est curieux ! Cette dernière compte encore sur les talents de négociatrice de Camille pour arranger les bidons. Il est vrai qu’elle a plusieurs fois recollé les morceaux.

– Allo, Martine. C’est moi... Quoi, Martin ! qu’est-ce qu’il te fait ? Il te met quoi ? Où ça ? Je n’y crois pas ! Bon, ça va, je l’appellerai ! Comment ? Ce soir ? Ça ne peut pas attendre ? Bon, comme tu veux ! Non, j’agirai avec... tu me connais... Salut, je te rappelle !

Elle raccroche.

– C’était Martine... Elle veut que j’appelle son mec pour lui dire d’y aller mollo... Je l’appelle tout de suite...

Pourtant ce soir, elle a le sentiment qu’elle devrait remettre la chose à plus tard. Enfin ! Elle va se débarrasser de la corvée...

– Allo Martin ? C’est Camille ! Je t’appelle de la part de Martine ! Quoi ? Ce qu’elle m’a raconté et de quoi je me mêle ? Je manque de quoi ? De doigté ? C’est toi qui vas me donner des leçons de doigté ? Et lui fourrer ton doigt là où je pense, quand vous baisez, c’est du doigté, peut-être ? Connard ! J’en ai ras le bol des mecs qui vous donnent des leçons de doigté pour vous montrer comment leur tenir l’archet et vous mettre la clef dans la serrure ! C’est ça... Tu sais où tu peux te le mettre ton doigté ?

Elle raccroche. Elle se demande si elle n’y est pas allée un peu fort.

– Tu n’y serais pas allée un peu fort ? – lui demande Boniface éberlué – Je te découvre sous un jour inattendu !

Elle ne répond pas.

– Où étais-tu pendant que j’essayais de sortir de l’ascenseur et que l’autre abruti est venu me donner un cours ?

– Dans la cuisine. J’étais en train d’essayer le nouveau hachoir à viande, pour faire une moussaka. Bon, j’y retourne. J’ai pris

une tranche de gigot d'agneau. Tu crois que ça peut hacher les os ou s'il vaut mieux tout retirer. Parce que c'est plein de petits bouts d'os...

– Oh, ça va. Pardon, de m'être énervée, j'étais à bout !

Son compagnon retourne dans la cuisine et elle se coiffe d'un casque audio qu'elle branche à son lecteur portable. Elle s'installe sur le confortable canapé du salon et ferme les yeux.

La musique en trois D lui envahit les deux hémisphères. Elle écoute la deuxième suite en ré mineur de JS Bach, celle-là même qu'a jouée Rostropovitch à Check Point Charly, le onze novembre mil neuf cent quatre-vingt-neuf. C'est ce morceau de bravoure qui a été à l'origine de son attrait pour le violoncelle. Une pichenette, mais il a fait le tour du monde.

Elle rêve à Check Point Charly, à l'embarras des chaînes de télé française dérangées en plein journal et qui interrompent la transmission du concert historique, l'œil rivé sur le chronomètre. Complètement inconscientes de louper le train de l'histoire. Quelle balourdise ! Entre balourdise et manque de doigté, la différence est mince.

Elle garde les yeux fermés, c'est la raison pour laquelle elle ne se rend pas compte que la lumière s'est éteinte tout à coup. Elle est plongée dans le noir et dans la musique. Elle n'entend donc pas le juron de son compagnon qui est en train de bricoler son hachoir dans la cuisine.

Il n'aurait pas dû mettre d'os avec la viande. Ce truc est une vraie camelote, le moteur s'est bloqué et il a fait disjoncter le compteur et il farfouille là-dedans avec les doigts.

Je sais, il ne devrait pas mais l'électroménager, ce n'est pas son truc. C'est plutôt Camille qui s'occupe de ça.

Fin du premier mouvement de la deuxième suite en ré mineur de JS Bach. Camille ouvre les yeux et s'aperçoit que la pièce est dans l'obscurité.

– Que se passe-t-il ?

- J’ai fait sauter les plombs... C’est le hachoir !
- Je vais rallumer le disjoncteur !
- Ça y est, j’ai presque retiré l’os ! – il est joyeux et fier.

Elle va quand même lui remettre la lumière pour qu’il y voie quelque chose. Elle se dirige vers le disjoncteur. Elle ne l’imagine même pas les doigts dans le bidule en train de retirer un morceau d’os qui coince.

Fourrer ses doigts dans un hachoir électrique sans retirer la prise, il faudrait être un sacré ballot pour faire cela ! Elle remet son casque.

Deuxième mouvement de la deuxième suite en ré mineur de JS Bach. Si son compagnon avait été gynécologue, il aurait su qu’il y a des précautions à prendre quand on met les doigts dans un conduit. Mais il est violoncelliste et tout ce qui est technique ne le concerne pas. En quoi il se trompe.

Elle appuie sur le bouton du disjoncteur, le deuxième mouvement de la deuxième suite en ré mineur de JS Bach lui emplît les oreilles.